

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 9

Artikel: Les expériences de la guerre en Russie
Autor: Guderian, Heinz
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342760>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier Roger Masson

Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel EMG Georges Rapp

Administration : Lt-colonel Ernest Buetiger

Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II. 5209)

Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50
Prix du numéro : Fr. 1.50

Les expériences de la guerre en Russie ¹

Le général Heinz Guderian, connu dès avant 1939 comme théoricien et animateur de l'arme blindée allemande, qu'il parvint à créer malgré les réticences de l'état-major général, remporta à la tête de grandes unités cuirassées des succès décisifs pendant les premières campagnes de la guerre. Les offensives d'octobre 1941, lancées contre Moscou malgré ses avertissements, détruisirent sa 4^e armée blindée. Tombé quelque temps en disgrâce en raison de son franc-parler, il revint en scène après Stalingrad, comme inspecteur général des forces blindées. Quand la situation devint tout à fait critique, Hitler le nomma chef d'état-major général de l'armée de terre. Après la création de la République fédérale allemande, il fit connaître à plusieurs reprises ses vues sur la défense européenne. Il jouissait d'une autorité incontestée dans les milieux militaires allemands et avait conservé un grand prestige à l'étranger. Il est mort en 1954.

La présente étude du général Guderian est un document inédit pour le lecteur de langue française. Il est destiné à paraître dans un ouvrage « Bilan d'une guerre perdue », auquel différentes personnalités allemandes ont collaboré.

Réd.

Après l'avènement du fascisme en Italie et du national-socialisme en Allemagne, on crut qu'une idée-force nouvelle, celle d'un socialisme libre, confondrait désormais l'idéologie

¹ Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent particulièrement à la campagne de Russie, de 1941 à 1945, liront avec profit l'excellent ouvrage du colonel Léderrey: « La défaite allemande à l'Est » (Payot, Lausanne).

bolchévique. Ses champions, et plus particulièrement Hitler, étaient si pénétrés de leur puissance qu'ils s'estimèrent en mesure de réorganiser l'Europe par les armes. Hitler, comme ses camarades du parti, se dressa violemment contre ceux qui affirmaient l'invincibilité de l'Armée Rouge. Ce ne fut cependant pas la base fondamentale de ses décisions. Son intention était de procurer l'« espace vital » indispensable au « Grand Reich » qu'il projetait de créer. La réalisation de ce dessein le fit entrer en conflit avec les puissances occidentales. Ce fut la guerre. Les tentatives d'accomodement entreprises après la campagne de Pologne échouèrent. Hitler se vit donc contraint d'attaquer lui-même à l'Ouest, au printemps de 1940. Cette offensive aboutit à un grand succès rapide que le haut commandement allemand lui-même n'avait pas espéré, mais qu'il négligea d'exploiter en utilisant à fond la rapidité du mouvement et la puissance de choc des unités de combat modernes. Cette faute permit aux Anglais de ramener dans leur île la grande masse de leurs effectifs en sacrifiant tout leur matériel de guerre.

L'Allemagne alors commit une nouvelle erreur, celle de ne pas en terminer avec l'Angleterre à l'issue de la victorieuse campagne de France, en poursuivant les opérations contre Gibraltar et, après la prise de Malte, contre Le Caire et le Canal de Suez. L'invasion des îles britanniques, opération dénommée "*Seelöwe*", préparée sans grand enthousiasme, ne pouvait prétendre à un succès décisif par suite de l'insuffisance des moyens dont disposait la Marine et de la situation de la Luftwaffe. Le haut commandement allemand n'était ni matériellement, ni moralement prêt à étendre la guerre sans perdre un instant contre son adversaire le plus redoutable et le plus puissant. Il ne parvint pas à s'y décider.

Ainsi naquit, dès la fin de l'automne 1940, la pensée de se retourner vers l'Est et d'éliminer le danger russe avant d'avoir complètement fait disparaître la menace occidentale. La croyance en l'invincibilité de la Russie, confirmée dans le passé par les défaites mémorables de Charles XII et de

Napoléon, fut de nouveau évoquée. Mais Hitler, dont la confiance s'était prodigieusement accrue après les importants succès des campagnes de 1939 et de 1940, se crut capable d'arracher cette victoire aussi vite qu'il avait fait s'écrouler la puissance de l'Ouest. Ses conseillers militaires se laissèrent abuser aussi bien sur les forces véritables de leurs adversaires que sur les qualités stratégiques de leur commandant en chef, célébré par Goering et Ribbentrop comme «le plus grand capitaine de tous les temps». Des considérations difficiles à comprendre conduisirent à concevoir une «guerre éclair» analogue à celle qui avait donné des résultats si positifs en Pologne et en France et à prévoir, pour la chute de l'Union soviétique, un délai de huit à dix semaines. Rééditant l'erreur qui fut fatale à Napoléon, Hitler comptait réduire la puissance militaire russe avant l'arrivée de la mauvaise saison, croyant qu'il pourrait alors se contenter d'occuper une ligne de points d'appui et renvoyer 60 à 80 divisions en Allemagne.

L'industrie des armements fut réorganisée en conséquence, surtout aux dépens de la Luftwaffe. Les préparatifs se limitèrent à ceux d'une campagne d'été qui devait provoquer la chute de la puissance politique des bolcheviks et l'éclatement du pays en un certain nombre de petits Etats.

Cette façon de voir se trouva renforcée par l'issue, peu encourageante pour l'Union soviétique, de la guerre contre la Finlande (octobre 1939 à mars 1940) qui ne contribua pas peu à suggérer un jugement défavorable et erroné sur le futur adversaire.

Les idées de Hitler, partagées cette fois par le haut commandement, auraient peut-être abouti à des réalisations efficaces si les opérations avaient pu commencer assez tôt en 1941. Mais deux obstacles se présentèrent : l'humidité exceptionnelle de ce printemps-là, puis la campagne inattendue des Balkans. Aussi la bataille contre le colosse russe ne put-elle s'engager qu'à la fin de juin.

Les armées allemandes se lancèrent à l'attaque le 22 juin, presque à la même date que celles de Napoléon. Il importait

dès lors au plus haut point de conduire les opérations rapidement, en fonction d'un plan mûrement réfléchi et fermement arrêté.

Le projet initial de Hitler consistait à pénétrer en Russie avec trois groupes d'armées. Celui de gauche, commandé par le maréchal von Leeb, devait s'emparer de Leningrad, établir la liaison avec nos alliés finlandais et acquérir la maîtrise de la Baltique en vue d'assurer le ravitaillement : il eût garanti de la sorte une sécurité définitive au flanc gauche de la Wehrmacht. Hitler comptait ensuite se tourner vers Moscou, centre principal de la puissance soviétique. Siège du gouvernement, région industrielle d'importance capitale, nœud des communications nord-sud et est-ouest, centre politique vital, siège des légations étrangères, cette ville, plus encore que Paris pour la France, présentait une valeur militaire, politique et économique qui pouvait devenir décisive. En 1941, plus encore que pour Napoléon en 1812, il était important pour les Allemands de s'en emparer, parce qu'elle avait repris le rang de capitale que lui avait ravi Saint-Pétersbourg sous Pierre le Grand.

Enfin, on devait occuper l'Ukraine, à qui l'abondance de ses ressources agricoles et minérales conférait une valeur économique exceptionnelle.

En réalité, les événements se déroulèrent d'une façon toute différente.

Considérée dans ses grandes lignes, cette campagne de l'Est constituait une pure attaque frontale exécutée par des effectifs très inférieurs à ceux de l'adversaire. Les opérations stratégiques de ce genre ont rarement conduit au succès. L'unique possibilité d'améliorer ces conditions de départ inévitables pour l'Allemagne, puissance continentale, eût consisté à s'en tenir fermement à l'intention initiale : enlever Leningrad, assurer la liaison avec les Finlandais, envelopper le flanc nord des Russes et, par voie de conséquence, l'ensemble de leur front.

Mais Hitler hésita soudain devant Leningrad et ses millions

d'habitants, dont la conquête n'excédait pourtant pas ses moyens. Il balançait entre la continuation de l'offensive en direction de Moscou et l'envahissement de l'Ukraine. Finalement le 22 août 1941, après le franchissement de la Bérésina à Borissov et la victoire de Smolensk, il choisit de détourner vers le sud, voire vers le sud-ouest, des forces très importantes prélevées sur le groupe d'armées du centre (que commandait le maréchal von Bock) pour s'assurer en premier lieu la possession de l'Ukraine. Incapable de calculer avec précision l'espace et le temps nécessaires pour une telle opération, il ne songeait pas à écouter les conseils de son état-major. Fort des succès antérieurs, dont il s'attribuait tout le mérite, il l'estimait incapable d'apprécier correctement l'ensemble de la situation politique et économique. Il n'agit donc pas comme Napoléon, qui avait tout de même atteint Moscou, mais comme l'avait fait Charles XII de Suède, qui paya si cher ce changement d'objectif.

Le plan initial abandonné, il devint clair que, sans parler de l'attaque frontale, on allait au devant d'une campagne d'hiver sans s'y être préparé. Rien ne fut tenté pour réparer cette erreur fatale. Hitler lui-même croyait encore parvenir à Moscou avant l'arrivée du froid, bien que la saison fût déjà fort avancée, et il réussit à en convaincre ses conseillers du haut commandement de la Wehrmacht et de l'Armée. La campagne se poursuivit donc sans qu'il fût possible d'envoyer des renforts appréciables aux troupes, ni à la Luftwaffe. Aucun compte ne fut tenu de l'usure inévitable produite par une offensive qui depuis trois mois réclamait un effort intense. Les véhicules et les armes automatiques souffraient énormément des nuages de poussière qui s'élevaient des chemins de terre. Les avaries de moteurs étaient très nombreuses. Les performances mécaniques des blindés et des tracteurs diminuaient à vue d'œil. Les remplacements ne parvenaient qu'au compte-gouttes. L'habillement des troupes, surtout les chaussures, vinrent à manquer. Les soldats, presque entièrement dépourvus de vêtements de drap et de linge, abordèrent

l'automne en piètre condition. En dépit des expériences de Charles XII et de Napoléon I^{er}, on n'apprécia pas correctement la difficulté de pénétrer dans le pays à la mauvaise saison : Hitler imaginait que la technique moderne permettrait de passer outre. Bravant les leçons du passé, il affirmait que la force de volonté du parti national-socialiste et de la Wehrmacht devait suffire à elle seule pour conduire la guerre à son issue victorieuse.

L'axe de l'avance fut donc dévié vers le sud, au grand effroi de tous les officiers responsables. Au cours de la bataille de Kiev, la décision fut prise de reprendre l'attaque contre Moscou. Aussitôt après la conquête de Kiev, le haut commandement allemand continua de croire à l'épuisement de ses adversaires et à imaginer qu'il lui suffirait d'un dernier effort pour atteindre son objectif en dépit du temps perdu en Ukraine.

Tandis que l'aile septentrionale du vaste front réussissait à se maintenir sensiblement sur le Volkhov après avoir livré de sanglants combats devant Tikhvin et que le groupe Sud fonçait vers Rostov, le groupe du Centre se lança à l'attaque de Moscou le 2 octobre (mouvement commencé le 30 septembre par le 2^e groupe blindé), réussissant à occuper la ligne Orel-Briansk-Viazma ainsi que des positions plus au nord. Cette fois, estimait le commandant en chef de l'Armée, il en allait autrement qu'à Minsk et Smolensk. On pouvait se hasarder à foncer sur l'heure. Il ordonna d'entreprendre la poursuite avec toutes les forces disponibles. L'ordre fut donné le 7 octobre. Dès le 10, le temps se gâta et nous connûmes pour la première fois ce qu'on appelle la période de la boue. Le général Köstring, notre dernier attaché militaire à Moscou, avait pourtant signalé quelles difficultés rencontreraient en cette saison les mouvements de troupes. Si leurs moyens de transport demeuraient adaptés aux routes de l'Europe centrale, ils se montraient insuffisants sur les pistes et dans les marécages de l'Est.

L'offensive du groupe du Centre s'enraya sur toute la

vaste étendue de son front. Il fallut recourir aux engins à chenille pour désembourber les autres véhicules, mais l'empattement insuffisant de ces chenilles les soumit à rude épreuve.

Très souvent le ravitaillement des troupes écartées des voies ferrées dut être assuré par les unités de transport de la Luftwaffe. Malgré toute sa bonne volonté, elle était incapable de satisfaire à tous les besoins. Les avions durent fréquemment assurer le transport du carburant. Au-dessus des unités, étirées à l'infini le long des routes, ils jetaient en plus des vivres et des vêtements chauds dont l'absence se faisait cruellement sentir, des paquets de cordes pour permettre aux engins à chenille de remorquer les autres véhicules. Toutes ces mesures demeurèrent insuffisantes. Les troupes ne progressaient que très lentement vers leur objectif encore lointain. Il en résulta une perte de temps qui profita à l'adversaire. Disposant du nœud de communications constitué par Moscou, les Russes purent ramener leurs réserves des régions les plus reculées de leur territoire et les jeter aux points menacés : ils provoquèrent ainsi un certain nombre de crises qu'aggrava l'enlèvement des unités allemandes.

Dans les divisions d'infanterie, ce fut le déplacement de l'artillerie qui présenta les difficultés les plus inextricables. Les canons lourds, presque tous tirés par des chevaux, demeurèrent embourbés. On avait négligé de les motoriser en temps de paix, en dépit de l'insistance de l'Armée.

Le 25 octobre, des troupes soviétiques fraîches arrivant de Sibérie contraignirent d'importants éléments du groupe du Centre à s'établir sur la défensive.

Les effectifs, déjà très diminués, le furent plus encore par cette lente progression à travers la boue et par les combats livrés à ces unités encore intactes. Le haut commandement, en dépit de tous les avertissements, n'en avait cure. Au quartier-général de la Prusse orientale, on continuait à appliquer des plans comme si l'on eût manœuvré avec des troupes du temps de paix, sur de bonnes routes, en été. Les chefs de notre armée, faisant fi des leçons de l'Histoire, crurent

surmonter, par la seule force de volonté des troupes avancées, des situations auxquelles leurs ressources matérielles et morales ne pouvaient faire face. On se persuada qu'il suffisait, pour atteindre le but en dépit de tous les obstacles, d'exercer une pression sur le commandement en campagne, supposé amolli, — et on ne se fit pas faute de le faire.

Alors que le groupe du Centre se trouvait à peu près arrêté par ces conditions désastreuses, le groupe du Sud, favorisé par une température plus clémente et des routes meilleures, parvint à progresser jusqu'à Rostov sur le Don, qu'une contre-attaque russe lui reprit au début de décembre. En ces semaines décisives, notre situation matérielle était désastreuse : déficience physique des chevaux, infériorité matérielle des véhicules par manque de carburant, d'huile spéciale pour l'hiver, de moyens particuliers tels que chaînes de neige, poêles à catalyse pour le réchauffage des moteurs, glysantine pour les radiateurs, insuffisance des chemins de fer faute de locomotives appropriées et en raison des vastes destructions effectuées avec habileté par l'ennemi partout où on lui en avait laissé le temps. Etant donné la distance à parcourir à partir des lignes de chemin de fer pour atteindre nos diverses unités et l'embouteillage des centres ferroviaires, Brest-Litovsk et Varsovie, par exemple, pour le groupe du Centre, ces difficultés n'avaient rien d'extraordinaire en soi. Mais ce qui l'était beaucoup plus, c'était l'incompréhension du haut commandement. Au milieu de novembre, la moyenne des trains parvenant chaque jour à l'ensemble du groupe du Centre fut de 23, alors qu'il en aurait fallu plus de 70 !

Vint l'hiver. Les premières gelées permirent aux troupes d'avancer plus vite sur les routes débarrassées de la boue. Mais le tableau se transforma presque aussitôt, car cet hiver fut anormalement précoce et rigoureux. Le thermomètre descendit à 30 au-dessous de zéro, voire à 40 au début de décembre. Du coup, les chevaux et les moteurs manquèrent à la fois. On organisa des colonnes de transport à dos d'homme, mais ce fut un remède très insuffisant, sans rapport avec

l'énorme dépense de personnel qu'elle exigeait. En dépit de ses efforts, l'aviation ne put satisfaire à la multiplicité des besoins. D'autre part, juste à ce moment, elle fut contrainte d'envoyer d'importants détachements en Afrique, pour parer à une crise survenue sur ce théâtre d'opérations.

Faute d'abris convenables, les troupes devaient souvent bivouaquer en plein air. La carence du ravitaillement privait de plus en plus les hommes de repas chauds, les seyait de chocolat et de tabac. Mais le pire fut le manque de vêtements appropriés aux rigueurs de l'atroce hiver russe. Il en résulta des pertes beaucoup plus élevées que celle dues à l'ennemi. Les effectifs de combat se réduisirent avec une rapidité alarmante, d'où un effet désastreux sur le moral. Nos excellents soldats, stoïques jusque-là, se mirent à douter du commandement, à le critiquer.

Bien que la campagne ne se fût pas terminée, comme prévu, en automne, bien que toute l'armée de l'Est, plus les quelques réserves conservées jusqu'alors à l'Ouest, eussent dû continuer à s'engager pour maintenir la guerre de mouvement, et bien que le froid infligeât aux troupes des pertes de plus en plus graves, les méthodes de commandement en vigueur ne subirent aucun changement. Les soldats, mal nourris, misérablement vêtus et déplorablement abrités, perdirent presque toute leur puissance de combat. Le haut commandement refusa de tenir compte de cette situation. Il ne faut pas chercher ailleurs l'échec de cette ultime offensive.

D'autres difficultés se manifestèrent au cours de cette année 1941 et placèrent le commandement devant des problèmes nouveaux. La vaste étendue des territoires de l'arrière, couverte en partie par des forêts et comptant des marais quasi infranchissables, permit aux Russes d'organiser des bandes de guerilleros composées de prisonniers de guerre évadés, d'habitants révoltés ou désireux d'échapper au travail forcé et commandées par des cadres amenés par la voie aérienne en même temps que des spécialistes des transmissions. L'action de ces bandes se fit de plus en plus sensible sur nos arrières :

elles attaquaient les soldats et les véhicules isolés, sabotaient les ponts, les voies ferrées et les autres objectifs importants, nous contraignant à prendre des mesures de défense d'une ampleur croissante. Il fallut engager des troupes de plus en plus nombreuses pour assurer la liberté du trafic et du ravitaillement en arrière du front. Impossible de dissimuler, d'autre part, que les initiatives inconsidérées des commissaires envoyés par le parti national-socialiste et le Ministère de l'Est, ainsi que les levées de travailleurs, souvent opérées par la contrainte, contribuèrent à multiplier les partisans et à donner à leurs opérations un caractère de plus en plus violent. La réaction ne le fut pas moins. Pendant l'avance de 1941, nos troupes n'eurent pas à en souffrir, ou fort peu, mais avec la prolongation de la guerre, avec le durcissement des combats sur le front et à l'arrière, cette action des partisans se transforma en une véritable plaie qui n'épargna point les combattants de première ligne.

Le rude hiver de 1941-1942 fut suivi, au printemps, par une nouvelle période de boue qui interdit à peu près complètement les mouvements et retarda le début des opérations offensives.

L'OFFENSIVE DE 1942

Au printemps de 1942, le commandement allemand se trouva devant un problème capital : fallait-il se cantonner dans la défensive ou conserver à la guerre son caractère offensif ? En adoptant la première solution, on eût reconnu la défaite de 1941 et ruiné à l'Ouest comme à l'Est tout espoir de terminer victorieusement les hostilités. De plus, c'était la dernière année où l'on pût engager offensivement la masse des armées allemandes sans avoir à craindre une intervention immédiate des puissances occidentales. Mais comment, sur un front de 3000 kilomètres, monter une attaque victorieuse avec des forces considérablement réduites ? De toute évidence, il fallait passer à la défensive sur la plus grande partie de

cette immense étendue. Il allait de soi que l'offensive ne réussirait que si l'on engageait à fond toutes les unités mobiles et les meilleures divisions d'infanterie contre l'objectif le plus important. La décision fut facilitée par l'entrée en ligne de 35 divisions italiennes, roumaines et hongroises, dont l'armement n'atteignait cependant pas le niveau nécessaire et qui ne possédaient pas l'expérience du front russe. Si ces forces fraîches eussent été, en raison de leur manque d'entraînement, amalgamées aux troupes allemandes de première ligne, leur emploi eût probablement été un succès. Mais on décida de les utiliser séparément, dans les secteurs contigus, tout d'abord le long du Donetz, sur le Don par la suite. C'était inviter les Russes à choisir pour cible ces formations dont ils ne pouvaient ignorer l'inexpérience.

Le haut commandement allemand décida d'attaquer au sud, surtout pour des raisons économiques : il s'agissait de s'emparer des puits de pétrole du Caucase et de la Caspienne, ainsi que des riches régions agricoles et industrielles de l'Ukraine orientale. Les Soviétiques, s'étant aperçus de nos préparatifs, firent, pour les gêner, des tentatives qui échouèrent après quelques succès.

Cinq armées allemandes, deux roumaines, une italienne et une hongroise débouchèrent le 28 juin 1942. L'axe d'opération principal, partant d'Isioum et de Kharkov, s'orienta tout d'abord vers l'est. Les forces étaient organisées en deux groupes d'armées dont le groupe A, celui du Sud, devait atteindre le Don inférieur et le groupe B, celui du Nord, essayer de border la Volga sur un large front de part et d'autre de Stalingrad. Cette fois encore, il s'agissait d'une attaque frontale. Elle commença dans les conditions prévues. Mais, très vite, l'aile gauche fut clouée au sol par une résistance puissante et, à part quelques têtes de pont, ne put franchir le Don. Les Russes ne se laissèrent pas envelopper, mais cédèrent le terrain méthodiquement en maintenant un front continu. Ils subirent de lourdes pertes, mais ne furent pas écrasés.

Les deux groupes d'armée prirent alors des directions

divergentes. Hitler décida de poursuivre l'offensive du groupe A vers les champs de pétrole du Caucase, tandis que le groupe B marcherait par son aile droite sur Stalingrad pour couper l'artère de communication constituée par la Volga, qu'on supposait de grande importance. Le front des deux groupes d'armées, qui atteignait 500 kilomètres entre Taganrog et Koursk, put de la sorte être porté à près de 2000 entre Tuapsé, l'Elbrouz, Mostok, Elista, Stalingrad et Voronej. La profondeur de la zone des opérations s'éleva à 750 kilomètres. Le ravitaillement se heurta bientôt à des difficultés insurmontables.

Cette séparation des axes de progression eut pour résultat de faire prendre la forme d'un coin très aigu à la 6^e armée du général Paulus, renforcée par quelques divisions dans le secteur essentiel de Stalingrad. La pointe de ce coin atteignit bien la ville, mais le reste des forces ne put la rallier pour la prendre et la conserver, tandis que les flancs demeuraient insuffisamment couverts. L'entêtement de Hitler ne permit pas de consolider ce point faible en s'arrêtant assez tôt.

Inutile de nous appesantir ici sur la catastrophe de Stalingrad. Elle s'amorça le 19 novembre 1942, lorsque les Russes rompirent la 3^e armée roumaine au nord-ouest de Stalingrad. Simultanément, le front de la 4^e armée roumaine, au sud de la ville, fut enfoncé. Stalingrad était encerclé le 22 novembre. Paulus voulut rompre cet encerclement et s'échapper vers l'ouest. Hitler le lui interdit, affermi dans cette décision par la promesse de Goering d'apporter chaque jour à l'armée cernée 500 tonnes d'approvisionnements par la voie aérienne. Or, la Luftwaffe transporta rarement plus de 100 tonnes. Cette carence détermina le sort de la 6^e armée lorsqu'une tentative de dégagement effectuée par von Manstein eut échoué.

De ce sombre chapitre de notre histoire militaire, il faut retenir que, sur les vastes espaces du théâtre d'opérations oriental, où les communications terrestres demeurent très vulnérables, seule une très forte aviation de transport peut

assurer jusqu'à un certain point le ravitaillement des troupes. Des opérations aussi hasardeuses que celle de Stalingrad dépendent avant tout d'une telle possibilité. En outre, les transports aériens requièrent la couverture d'une puissante aviation de chasse ; or, à cette époque, elle n'existait plus.

En décembre 1942, les Russes battirent la 4^e armée roumaine au nord de Stalingrad, ce qui obligea à interrompre toutes les tentatives de secours et à évacuer la région du Caucase. La 6^e armée capitula le 30 janvier 1943. Sur les 265 000 hommes qu'elle comptait au jour de l'encerclement, environ 90 000 furent faits prisonniers. Les avions purent enlever 34 000 blessés. Plus de 100 000 soldats avaient été tués. Le général von Kleist réussit à grand-peine à sauver le groupe d'armées A en repassant le Don au terme d'une retraite commencée au début de janvier.

A la fin de ce même mois, il fallut également abandonner l'ancien front d'attaque de Voronej.

La campagne de 1942 s'achevait par une lourde défaite. La défensive s'imposait sur l'ensemble du front oriental.

LA DÉFENSIVE A PARTIR DE 1943

L'ampleur des territoires conquis nous favorisait. Il était cependant facile de prévoir que cet avantage cesserait un jour et qu'il fallait songer à construire les lignes de repli et les positions fortifiées dont le commandement allemand ne s'était pas encore soucié. Les généraux de l'armée intervinrent dans ce sens auprès de Hitler d'une façon de plus en plus pressante. Mais celui-ci s'était mis dans la tête que s'ils proposaient ces lignes de repli, c'était pour s'y retirer dès leur achèvement et il interdit toute mesure sérieuse de ce genre. On ne parvint à éluder cette défense que par toute sorte de subterfuges et de camouflages.

L'absence de positions organisées menaçait de transformer en défaite décisive toute pénétration russe, à plus forte raison toute rupture du front. Le manque de réserves

aggravait cette menace. Il se fit d'autant plus sentir qu'il fallut, en 1943 conserver toutes les forces en alerte par crainte d'un débarquement imminent des Occidentaux. Or, où prélever les éléments nécessaires à l'Ouest, sinon sur le front oriental ?

Tous les désavantages d'une guerre sur deux fronts se manifestèrent dès lors avec une acuité croissante. Après la perte de l'Afrique, le débarquement des Alliés en Italie fit naître un troisième front. Les bases aériennes de l'ennemi se rapprochèrent dangereusement de l'Allemagne déjà durement pressée de toute part.

Devant ces difficultés, le chef d'état-major général de l'époque voulut reprendre l'initiative des opérations de l'Est pour réduire la puissance offensive de l'adversaire russe. Il proposa à Hitler d'attaquer le saillant ennemi de Koursk. Le Führer hésita. Le général Model, qui commandait au nord de Koursk, lui avait exposé sans fard les dangers de l'entreprise. Il se rangea finalement à l'opinion du général Zeitzler. L'attaque échoua avec des pertes qui étaient irréparables dans la terrible situation où nous nous trouvions. L'initiative passa définitivement à l'adversaire. A partir de ce moment, il n'y eut plus que des reculs, mais, en se repliant, les unités combattantes ne trouvaient jamais de position organisées pour les recueillir. Les stocks de l'arrière furent perdus en majeure partie. La résistance des troupes du front devint de plus en plus précaire. L'aviation et les forces blindées souffrirent beaucoup. Elles manquaient de pièces de réchange. Des erreurs techniques néfastes aggravèrent le mal. Notre infériorité matérielle devint dès lors chaque jour plus flagrante. La pénurie de carburants paralysa la mobilité de ces deux armes capitales et il devint presque impossible de former pour elle du personnel de remplacement.

La violence de ces combats de l'Est, par l'usure qu'elle entraînait, entrava l'organisation de la parade au débarquement qui menaçait à l'Ouest. A l'heure où il se produisit, à la fin du printemps de 1944, les Russes poursuivaient victorieusement leurs attaques. Ils réalisaient même, en été, une

vaste percée sur le front du groupe du Centre. L'ennemi progressait en Italie. L'activité accrue des partisans aggravait la situation dans les Balkans. La confiance dans le haut commandement déclinait. Un certain nombre d'hommes politiques et d'officiers décidèrent, pour arriver à une paix supportable, de supprimer Hitler. L'attentat avorté du 20 juillet mit fin à leurs activités. Ni avant, ni après cet attentat, Hitler ne voulut entendre parler de négociations. Il savait que l'ennemi, résolu à ne traiter avec lui à aucun prix, se refusait à toute prise de contact.

Plus la situation devenait critique, plus le commandement allemand raidissait son attitude. Les positions avancées devaient être défendues pied à pied, jusqu'à l'encerclement. Nous perdîmes ainsi des effectifs nombreux et un matériel abondant. Ce fut seulement à l'automne de 1944 que le chef d'état-major général arracha à Hitler l'autorisation de construire des positions de repli et d'aménager les anciennes fortifications orientales de l'Allemagne. Mais il était beaucoup trop tard. On ne put doter que très insuffisamment les nouvelles lignes de personnel et de matériel. Les faibles ouvrages ainsi réalisés prouvèrent cependant leur valeur à partir de janvier 1945 et ralentirent assez la poussée russe pour que l'Elbe fût choisie comme ligne de démarcation entre les zones d'opérations des Alliés occidentaux et des Soviétiques. Sans cela, l'issue de la guerre eût sans doute été une catastrophe qui risquait de porter à notre race un coup fatal.

La situation sur le front de l'Est eût évolué plus favorablement si Hitler y avait dirigé pendant l'hiver de 1944 les forces qu'il employa lors de l'offensive des Ardennes, contre les Alliés occidentaux. Pour l'avenir du peuple allemand et la protection de son territoire, l'adversaire le plus redoutable était incontestablement le soviétique.

La Wehrmacht capitula le 8 mai 1945, la situation étant devenue intenable. Elle avait rempli son devoir jusqu'à la limite extrême de ses forces. Ce ne fut pas sa faute si la lutte titanesque aboutit à la destruction de l'Allemagne.

LES LEÇONS DE LA DÉFAITE

On peut résumer comme suit les leçons à tirer des diverses invasions entreprises dans l'immensité de l'espace russe :

1° Entre les deux conflits mondiaux, l'Union soviétique a développé militairement et industriellement les vastes étendues qui vont jusqu'aux rivages de l'océan Glacial et du Pacifique. On peut prévoir qu'à l'avenir ce développement ne fera que grandir, que les ressources de son sol seront plus largement exploitées, que ses communications terrestres, maritimes et aériennes seront très sensiblement améliorées.

2° Les armées occidentales n'ont lancé jusqu'ici que des attaques frontales et presque exclusivement terrestres contre la Russie. Toutes ont échoué. Les forces aériennes et navales peuvent procurer de meilleures possibilités à un assaillant maître de la mer si elles agissent en liaison avec des forces terrestres suffisantes et non pas seulement par une attaque frontale, mais par un mouvement débordant en direction de l'objectif capital.

3° En règle générale, l'issue des opérations militaires est difficilement prévisible, et c'est particulièrement le cas en Russie. On ne peut donc s'appuyer sur aucun plan, si étudié soit-il, pour se promettre le succès d'une « guerre-éclair » dans ce pays. Ses dimensions gigantesques, son climat, l'état des voies de communications déroutent tous les calculs fondés sur les conditions qui règnent à l'ouest de l'Europe.

4° On se trompe toujours en méconnaissant l'adversaire. Ce n'est pas moins vrai quand il s'agit des Russes, même dans le domaine technique. Les armes et les autres moyens de guerre doivent être adaptés au caractère spécial du théâtre d'opérations oriental. Il en est de même pour les vêtements et l'équipement des soldats.

5° A notre époque de guerre aérienne et sous-marine, il importe plus que jamais de disposer de bases parfaitement

sûres. Elles doivent être fortifiées, approvisionnées, contenir des ateliers de tout genre pour les remises en état.

6° Le soldat russe s'est toujours montré un combattant tenace, endurant, presque sans besoins. Le haut commandement soviétique a fait preuve de remarquables capacités stratégiques au cours du conflit. Les chefs de l'armée rouge et leurs troupes posséderont un entraînement très moderne avec un moral très élevé. Les généraux et les soldats russes ont su obéir. Même dans les pires situations de 1941, ils ne se sont jamais abandonnés. Leur combativité est un fait historique. Il faut former des soldats qui ne leur soient pas inférieurs à cet égard. Toute négligence aurait les plus graves conséquences.

7° Pour allumer et entretenir la flamme du patriotisme, les Soviets ont jugé nécessaire de faire revivre d'antiques traditions et de reprendre de grands exemples historiques. On ne voit pas pourquoi d'autres nations jetteraient par dessus bord leurs fastes glorieux pour se lancer derrière des fantômes d'idées qui n'ont jamais fait leurs preuves.

† HEINZ GUDERIAN

La reconnaissance aérienne, ses possibilités et ses servitudes

En matière de renseignement on parle volontiers de besoins. Ce terme illustre bien la nature même de cette discipline dont l'importance croît rapidement dès l'instant où l'ennemi manifeste des intentions ou une activité quelconque. Nous nous sommes efforcés, le mois passé, de relever le danger qu'il pouvait y avoir à négliger dans le domaine aérien la recherche du renseignement, parce que les exercices ou les manœuvres